

Ulrich Krönlein

Autor(en): **Monnier, Edouard**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **7 (1910-1911)**

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-750384>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ULRICH KRÖNLEIN

A plus d'une reprise „Wissen und Leben“ a honoré la mémoire de l'un de ces esprits d'élite qui vivent en conformité parfaite avec l'idéal qu'ils se sont tracé, ne se laissant influencer dans leur carrière ni par les circonstances, ni par les compromis aussi souvent mesquins que commodes. Tel a vécu le Professeur Krönlein qui s'est éteint à Zurich le 26 Octobre dernier. Son souvenir mérite d'être rappelé dans cette revue, dont la fière devise „Wissen und Leben“ a été pour ainsi dire la ligne de conduite de cet homme qui a consacré sa vie à l'humanité souffrante et à l'avancement de la science.

Ayant été durant dix ans de travail commun et de collaboration journalière en contact intime avec celui que nous pleurons, j'aimerais retracer à grands traits sa carrière et communiquer quelques-unes de mes impressions personnelles. Ulrich Krönlein est né en 1847 à Stein a. Rh., ce ravissant endroit pour lequel il avait gardé une affection toute particulière. Souvent, plus tard, il aimait à évoquer les épisodes et les souvenirs qui se rattachaient au temps de sa jeunesse. Successivement il avait fréquenté les gymnases de Frauenfeld et de Schaffhouse où il contracta des amitiés dont seule la mort réussit à relâcher les liens. De Schaffhouse où il avait été un élève modèle, il vint à Zurich et se voua à la médecine. La chirurgie l'intéressait surtout, il résolut d'orienter ses études dans cette direction. — Durant la guerre de 1870/71, bien qu'encore étudiant, il eut la bonne fortune de pouvoir partir avec son maître Rose pour Berlin, où après de longs pourparlers il réussit à travailler dans les hôpitaux militaires. A son retour il fut durant quelques années assistant de Rose, puis reçut la faveur inespérée d'être accepté comme assistant d'un des maîtres les plus réputés de la chirurgie de tous les temps: B. v. Langenbeck. — Une intimité basée sur l'affinité de ces deux caractères tout faits de noblesse et d'idéal s'établit peu à peu entre le maître et l'élève. Celui-ci garda pour v. Langenbeck une véritable vénération; aussi chaque fois qu'il parlait de lui une émotion visible l'étreignait. Après un séjour d'une année à Giessen où il remplaça le professeur Rose il fut enfin appelé en 1881 à succéder à son ancien chef Rose comme professeur de chirurgie et direc-

teur de la clinique chirurgicale de Zurich. Les débuts ne furent pas faciles, les locaux laissaient à désirer, maintes réformes étaient nécessaires. A partir de ce moment Krönlein travailla de toutes ses forces au développement de l'établissement qui lui avait été confié.

Les traits dominants de la personnalité de Krönlein étaient la noblesse et la bonté. — Après un court contact, ces qualités apparaissaient vivement malgré une certaine retenue que d'aucuns pouvaient au premier abord prendre pour de la raideur. Elles se manifestaient tout naturellement quand il s'adressait à ses malades. Il les appelait de leur nom, parlait leur langue, s'informait de leurs habitudes et de leur vocation. Son cœur saignait à l'ouïe des misères sociales qu'il avait souvent sous les yeux; le même souffle d'humanité planait sur son enseignement! Malheur à l'étudiant qui prononçait devant un malade une expression qui eût pu semer la détresse dans son âme! Il savait mettre à l'aise ses patients et dissiper d'un mot leur appréhension de paraître devant l'auditoire. Les jeunes cliniciens étaient frappés par sa façon courtoise de parler à ses malades. — Ses sympathies allaient spécialement aux vieilles gens et aux enfants. Comme il savait leur parler à ceux que les années avaient déjà éprouvés, quelle joie l'étreignait lorsqu'il franchissait le seuil de cette Kinderstube qu'il ne manquait pas un jour de visiter! —

Sentant arriver l'ami, les petits l'accueillaient par une clameur de bienvenue. C'est qu'il connaissait si bien leur âme! il possédait à un haut degré leur confiance et il en était fier; il les aimait, les gâtait et souvent les comblait de ses libéralités. Il avait gardé en somme une âme d'enfant, sa pureté se reflétait dans ses yeux bleus où l'on devinait la droiture et la bonté. — Il aimait la jeunesse universitaire ouverte à tout ce qui est grand et beau, spontanée dans ses enthousiasmes, dans ses sympathies et ses antipathies. Il avait une profonde conscience de ses devoirs vis à vis d'elle et de l'influence qu'il pouvait exercer sur le moral des futurs médecins. — Aussi, je crois que de tous les honneurs reçus, celui qui l'a peut-être le plus touché a été ce cortège aux flambeaux de 1905 par lequel les étudiants lui exprimaient leur reconnaissance d'avoir refusé un appel flatteur à l'Université de Vienne. —

Son enseignement clinique se ressentait de sa longue expérience et de sa grande érudition. Il s'efforçait d'inculquer à ses élèves l'habitude de prendre une histoire minutieuse de la maladie et leur démontrait à chaque instant l'importance d'une anamnèse exacte pour le diagnostic chirurgical. Il approfondissait quelquefois son sujet peut-être trop au gré des étudiants, surtout lorsqu'il s'agissait des ses chapitres favoris; cependant l'auditeur attentif pouvait toujours retirer grand profit de ses conférences.

Krönlein était un chirurgien de grande école. Dans son mode d'opérer rien n'était calculé pour l'apparat! Sûr de sa technique, méticuleux jusque dans les plus petits détails, il n'avait pas l'habitude de laisser quelque chose au hasard. — Ses mains puissantes étaient merveilleuses de légèreté et de délicatesse dans les travaux subtils; aussi la chirurgie anatomique avait-elle sa préférence. Je ne veux citer comme exemple que ses méthodes classiques pour l'extirpation des nerfs à la base du crâne, sa résection ostéoplastique de l'orbite etc. Il était maître dans l'art des opérations plastiques et excellait dans la chirurgie du cou à laquelle il a apporté de nombreux perfectionnements et qui semblait sous ses mains aisée et facile. Dans toutes ces interventions, il était d'une propreté rigoureuse; pas une goutte de sang ne souillait le champ opératoire qui ressemblait à une véritable préparation anatomique. On lui a reproché quelquefois d'être conservateur! Il laissait en effet à d'autres les essais hasardeux; jamais le désir de faire une opération hardie ne l'enivrait à tel point qu'il risquât la vie ou la santé de son malade. Krönlein restait attaché aux méthodes qu'il avait reconnues bonnes et ne les modifiait que lorsqu'un progrès notoire lui semblait assuré. Il ne tentait pas l'impossible et considérait toujours l'avenir de celui qui lui avait confié son corps. Une critique consciencieuse des résultats qu'il poursuivait durant des années, était pour lui l'élément nécessaire à un réel progrès. C'est pour cette raison qu'une grande partie des travaux de la clinique était consacrée à l'étude des résultats éloignés. La probité de Krönlein dans ses statistiques où il analysait minutieusement les succès et les insuccès, était généralement reconnue; rien n'était retouché ou maquillé, la vérité nue lui plaisait mieux qu'un renom im-

mérité. Du reste il pouvait comparer hardiment ses résultats avec ceux des maîtres de la chirurgie actuelle.

Il avait une extrême bienveillance pour nous, ses assistants, et se montrait naturellement reconnaissant envers ceux qui agissaient de la même façon que lui. Il exigeait avant toutes choses que chacun remplît son devoir vis à vis de lui et vis à vis des malades. S'il remarquait quelque irrégularité ou quelque faute, sa confiance s'ébranlait et ce qui était perdu n'était pas facile à reconquérir. — Bien qu'il ne fût pas dans ses habitudes d'élever la voix et de faire des reproches, on remarquait bien vite son mécontentement. Il aimait que l'harmonie régnât parmi ses assistants; l'idée que des dissensions pussent exister parmi ses aides lui causait des tracas, car il y voyait en dernière ligne un désavantage pour les malades et un mauvais exemple pour le personnel. Soucieux du bien-être des sœurs et des garde-malades, il était toujours d'accord lorsqu'il s'agissait de décharger le personnel surmené. Aucune des questions de l'administration ne le laissait insensible et sa voix autorisée était écoutée lorsqu'il s'agissait de réformes nécessaires. — Krönlein était un grand travailleur; à côté de ses devoirs professionnels il collaborait à plusieurs revues célèbres de chirurgie. Le nombre de ses travaux atteint le chiffre respectable de 81. — Dans son style on reconnaît les qualités de l'homme, la simplicité, l'énergie et la décision, la plupart de ses écrits concernent la chirurgie pratique et se distinguent par leur exactitude. Quelques-uns sont restés littéralement classiques.

De peur d'être trop accaparé par la clientèle privée, il avait supprimé peu à peu ses consultations à domicile et était devenu de ce fait difficilement accessible. Son désintéressement pour l'argent était quelquefois si exagéré qu'il mettait mal à l'aise ceux qui venaient lui demander des conseils. Solitaire par habitude, il éprouvait le besoin de s'épancher sur son entourage et lorsque certaines appréhensions l'étreignaient, il aimait à en faire part à ses assistants. Les insuccès opératoires l'affectaient profondément, il vivait avec ses malades tout en partageant leurs espérances et leurs déceptions.

Krönlein avait une âme délicate et sensible; si les éloges ne le laissaient pas indifférent, les critiques et la contradiction lui

tenaient à cœur. Il vivait seul avec ses pensées, en sorte que maint évènement qu'un autre eût à peine relevé, prenait pour lui des proportions inattendues; les émotions ressenties lui enlevaient souvent le repos et le sommeil. Il en était de même lorsqu'il avait une grave opération en perspective ou bien quand la guérison d'un de ses malades ne suivait pas un cours normal. Cette solitude qu'on a prise quelquefois pour de la misanthropie, elle s'imposait à cette nature fière et noble qui, consciente de ses responsabilités, ne recherchait pas la popularité facile de l'homme du monde. — Krönlein voulait épargner, en outre, les forces que l'âge et les fatigues avaient quelque peu entamées afin de mieux remplir le but auquel il avait consacré sa vie. Sa maison autrefois ouverte à ses amis s'était peu à peu fermée. Il n'acceptait plus que de très rares invitations, malgré la facilité avec laquelle il se mouvait dans la société qu'il charmait par sa conversation enjouée et assaisonnée d'une fine ironie. La clinique chirurgicale était donc devenue au cours des années son unique préoccupation, sa seule raison de vivre. Il l'avait développée de toute la force de son être et tenait jalousement à son intégrité. Ceci explique la véhémence avec laquelle il se défendait contre une dislocation quelconque. Il faut le dire bien haut, cet amour pour sa clinique n'avait rien d'égoïste; ce n'était point pour briller ou pour retirer des avantages personnels qu'il était opposé à des transformations qu'il ne jugeait pas absolument nécessaires. Il considérait toujours en dernière instance la prospérité de l'Université et le bien-être de ses malades. La séparation eut lieu à la fin du semestre d'été; le jour avant il m'écrivait: „je retarde chaque jour ce moment décisif, j'ai peur . . . mais il le faut!“ La maladie qui germait en lui, se développa avec une rapidité surprenante, et après de longues semaines de souffrance, la mort lui ouvrait ses bras. — Krönlein aimait à répéter la belle phrase de Notnagel:

„Ein guter Arzt muss ein guter Mensch sein.“

Il fut l'un et l'autre, aussi tous ceux qui l'ont approché garderont avec piété le souvenir de cette grande et noble nature.

ZÜRICH

EDOUARD MONNIER

